

NAMSA LEUBA, LA BEAUTÉ DES DIABLES

Mère guinéenne, père suisse, Namsa Leuba, 33 ans, observe un rituel artistique « sang pour sang » personnel, syncrétisme d'ingrédients extraits de son double héritage. Ses photographies mises en scène dans la nature ou en studio questionnent la représentation de l'identité africaine à l'aide d'accessoires, couleurs, gestuelle. Un théâtre envoûtant.

ENTRETIEN AVEC VIOLAINE BINET

Violaine Binet | Depuis cinq ans, vous travaillez sur l'identité africaine à travers le regard occidental. Où situez-vous la focale ?

Namsa Leuba | Je suis née en Suisse, j'y ai grandi et fait mes études – à

l'école d'art de Chaux-de-Fonds, puis à l'ECAL à Lausanne –, complétées par une bourse pour une résidence à la SVA (School of Visual Arts) à New York. Mon mode de pensée, mes codes

esthétiques, sont donc ceux d'une Occidentale. Mais dans mon travail, j'accorde une même valeur à mon double héritage culturel. Et si j'ai passé beaucoup plus de temps en Europe, en Afrique, je me sens bien – chez moi...



Les fétiches animistes sont le sujet de Ya Kala Ben, une intrigante première série. En lieu et place d'objets rituels, vous donnez à voir des figures humaines...

Enfant, on m'emmenait voir des marabouts et autres « diables » quand nous allions en Guinée. Au fil du temps, l'animisme m'est apparu une composante forte de la culture guinéenne, fondée sur le respect des êtres et de la nature. Il était important pour moi d'avoir une conscience approfondie de ce monde parallèle. La série *Ya Kala Ben*, qui signifie « regards croisés » en dialecte malinké, a été réalisée dans un village de Haute-Guinée, d'où vient ma famille. Pendant des mois, j'y ai assisté à de nombreux rites et cérémonies. Dans la cosmogonie guinéenne, les statuettes sont les racines du vivant, des esprits, le féticheur les anime à l'aide de prières. Mon intention était de rendre visible

Umfana, série *Kingdom of mountains*.
2014, impression pigmentaire sur Dibond,
59,4 x 48,3 cm, édition de 12 + 2 épreuves
d'artiste. Courtesy Namsa Leuba.

l'invisible. J'ai ainsi placé des modèles devant l'objectif, mais aussi créé leurs costumes, en les chargeant de mes incantations ou d'éléments comme mes propres cheveux. Il s'agissait de séparer ces artefacts d'un contexte traditionnel afin de les immortaliser dans un cadre occidental.

Comment choisissez-vous vos modèles ? Comment faites-vous le cadre ?

La préparation est importante et prend du temps. Je suis restée plus d'un an par exemple en Afrique du Sud, grâce à une résidence donnée par Pro'Helvetia. Avec mon assistant, nous faisons des castings dans les villages et nous payions les modèles, car les gens y sont pauvres. J'ai décidé de faire poser des enfants parce qu'ils incarnent le futur et l'innocence. Un bucheron a découpé dans la forêt le podium où ils sont debout. Les gestes des *Zulu Kids* sont des symboles de la lutte anti-apartheid : pouce levé, poing brandi en avant. Les *Khoisan*, eux, ne sont pas des guerriers. Ils vivent de chasse et de cueillette, pratiquent des mascarades. Aussi les ai-je vêtus de peaux et de masques. Pour confectionner ces costumes, je pars en quête d'habits de cérémonie, je fais les marchés, y compris les étals de plomberie et d'électricité, je fouille dans les bouis-bouis. Le stylisme, très présent dans mes images, est une interprétation. Toutes les scènes, je les dessine plus ou moins à l'avance.

Namsa Leuba est née en 1982 en Suisse. Elle vit et travaille à Lausanne (Suisse) et en Afrique du Sud.

À VENIR

1.54 Contemporary African Art Fair
Stand Art Twenty One
Red Hook, Brooklyn, New York
Du 6 au 8 mai 2016



Koos, série Khoisan. 2014, impression pigmentaire sur Dibond, 59,4 x 48,3 cm, édition de 12 + 2 épreuves d'artiste. Courtesy Namsa Leuba.

Pourquoi manipuler la réalité ?

L'image n'est pas la réalité. Mes photos explorent l'ethnocentrisme et les clichés. Si j'étais née en Afrique, mon travail serait autre, et peut-être n'aurais-je jamais été une artiste. À la galerie Saatchi, à Londres, un visiteur posté devant les *Zulu Kids* m'a dit : « Ah, ces gens s'habillent comme ça ? Pour quel type de cérémonie ? » La preuve que mon rituel fonctionne. Cette ambiguïté m'intéresse.

Dévoilée à l'Armory Show à New York, NGL (New Generation of Lagos), votre récente série, mêle sans inhibition art et mode. Comment passe-t-on d'un monde à l'autre ?

En résidence à Lagos cet hiver, j'ai découvert une toute autre atmosphère que celle de mes précédents voyages en Afrique – pas d'eau courante, pas d'électricité, une grande pauvreté loin des villes. Le Nigéria est riche. Victoria Island, où j'habitais, rassemble la plus grosse concentration de milliardaires

africains. C'est une sorte de Beverly Hills, hallucinante de modernité, au pouvoir d'achat énorme. Les jeunes Nigériens partis faire des études à l'étranger reviennent avec des ambitions. Je me suis appropriée cette nouvelle génération, sensible à la mode. Mon travail comporte différentes couches, différentes sources d'inspiration se superposent, qui vont de la religion aux codes vestimentaires. J'expérimente. Poussées loin, l'ambiance, l'énergie de la mode flirtent avec le surréel.

Allez-vous poursuivre des projets en Afrique ?

J'ai envie d'aller au Ghana et au Bénin, où le vaudou perdure. Puis à Bahia, au Brésil. La traite des esclaves au XVI^e siècle y a donné naissance au Candomblé, fondé en grande partie sur des rites africains. Cuba, Haïti, m'attirent pour les mêmes raisons. La Nouvelle-Orléans également. Explorer mon double héritage va m'occuper pendant un bon moment...